

Visqueuse



AU DIABLE VAUVERT

Morgane Caussarieu

Visqueuse

Illustrations de l'auteur



De la même autrice

ROUGE TOXIC, roman, Actu SF, 2018

ROUGE VENOM, roman, Actu SF, 2019

VILAIN CHIEN !, roman, Éditions du Chat Noir, 2020

VERTÈBRES, roman, Au diable vauvert, 2021

ENTREVUE CHOC AVEC UN VAMPIRE, avec Vincent Tassy, roman, Actu SF, 2022

DANS TES VEINES, roman, Au diable vauvert, 2023

ISBN : 979-10-307-0686-4

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

À Fany, la sirène,

*À Clément, pour qui ce livre compte
un peu plus que mes précédents,*

Et à tous les freaks en ce bas monde...

« Remond [...] voit Melusine en la cuve,
qui estoit jusques au nombril en figure
de femme et pignoit ses cheveux,
et du nombril en aval estoit
en forme de la queue d'un serpent »

Jean d'Arras, *Roman de Mélusine* (1392-1394)

PARTIE I

Huguette
et la créature du marais

1

La pointe de la barque taillait dans le fluide encore noir. Au lever du soleil, la peau opaque de l'étang miroiterait comme du métal poli, bruni de quelques taches de rouille là où, en bas, tourbillonnaient des écheveaux filandreux.

La mélasse brumeuse se fondait dans l'eau croupie. Plus de délimitation entre le ciel et la surface. Arsène semblait glisser sur l'éther. Quelque part à sa gauche, le chant lugubre d'un crapaud sonneur retentit, ou bien était-ce celui d'un oiseau de ténèbres.

Au-dessous et autour de lui, l'étang se décomposait. Arsène inspira à pleines narines. Il aimait cette odeur. Celle de la nature qui vit, grouille, se reproduit, puis meurt aussitôt. Celle de la vase charognarde, gavée du jus des cadavres et du frétillement des larves. Il quitta les rives marécageuses, écartant de ses rames les plaques de feuilles mortes et de résidus amalgamés fluorescents. Atteignant un îlot, il coinça la barque entre deux racines. À quelques mètres, il savait l'eau profonde et propice à dénicher d'énormes brochets, chimères grasses improbables au long corps de phoque, la gueule semblable à celle d'un reptile préhistorique. Il cloua un petit poisson mort au bout de son hameçon, et le jeta devant lui. Souvent, le brochet vorace se laissait ferrer dès les premières minutes ; il était

rare de devoir attendre plusieurs heures. Arsène prenait cependant son temps. Son pantalon de toile et son veston déjà humides de brouillard ne le gênaient pas. Il voulait rester là, seul. Juste lui et la lente décomposition du marais au petit matin. Juste lui, le bourdonnement des insectes, et le chant du crapaud.

Le jour nouveau commençait à dissoudre la brume. Arsène plissa les yeux. Non loin de la barque, des ondes concentriques perturbèrent la surface glauque de l'étang, affolant les araignées d'eau. Il lança sa ligne dans cette direction, puis la ramena vers lui en simulant les mouvements d'une petite bête vive. Quand le poisson mordit, la canne en bambou se plia en deux. Une grosse prise. Arsène se campa solidement sur ses jambes, le torse basculé en arrière, tout son corps en tension. Une très grosse prise. Combien mesurait ce brochet? L'animal nageait féroce­ment autour de la barque, parvenant à s'éloigner à chaque fois qu'Arsène le tirait vers lui pour l'obliger à faire volte-face, les doigts crispés sur le moulinet. La barque craquait entre les deux racines, mais elle ne bougeait pas, bien amarrée. Arsène devait résister malgré la douleur dans ses bras, attendre que le poisson se fatigue avant lui. Ce manège dura plusieurs minutes. Il tira vers lui une nouvelle fois. Le fil ne céda pas, et la tête de l'animal dépassa même de l'eau un instant. Arsène ne reconnut pas la mâchoire d'alligator du brochet. Non, la créature ne semblait dotée que d'une bouche blanchâtre et béante aux grosses lèvres molles, surmontée d'antennes de cafard. De surprise, il faillit lâcher sa canne, mais il se reprit et tint bon. À tout moment, il pouvait perdre l'équilibre et tomber à l'eau. Et il n'avait pas envie de s'y retrouver en même temps que cette monstruosité.

De ses dernières forces, il la hala à lui, le fil sciant ses mains. Elle était à présent juste à côté de la barque. Il se baissa, la chopra cruellement par les branchies, poussa sur

ses jambes, et la hissa en laissant échapper un ahanement d'effort. Il crut que sa colonne vertébrale allait craquer sous la charge. La chose retomba lourdement sur lui, l'écrasant sous sa masse visqueuse. Les doigts enfouis dans ses ouïes moites et chaudes qui palpitaient, Arsène s'empressa de la lâcher, gêné par la sensation.

La créature pesait au moins le même poids que lui, un bon quatre-vingts kilos, et était aussi grande, un peu moins de deux mètres. Une lutte à forces égales, et le plus déterminé l'avait emporté.

Arsène gagnait toujours.

Il se dégagea de sous le monstre gras et l'observa en train de gesticuler maladroitement au fond de la barque. Presque tout son poids se trouvait dans sa large tête massive, le reste du corps étant constitué d'une longue queue plus fine semblable à celle d'une murène. Arsène la toucha. La peau blanche sans écailles était froide. Glissante et limoneuse. Comme enduite de morve. Il pesta : sa chemise en flanelle et son pantalon étaient couverts du même mucus qu'exsudait l'épiderme blanchâtre. Au moins, si la créature était comestible, elle nourrirait sa famille pour la semaine. Mais sa couleur albinos l'inquiétait ; il se demanda si le poisson – qui ressemblait sous certains angles à une petite baleine – n'était pas malade. Ne risquait-il pas de l'être lui aussi en le mangeant ? C'était la première fois qu'il voyait ça. Arsène ne savait pas du tout à quelle espèce il appartenait – si espèce il y avait –, ou s'il ne s'agissait pas que d'une abominable anomalie. Et comment était-il arrivé là, dans l'un des quatre bassins de ces anciennes sablières envahies par les flots ? Le Doubs coulait non loin d'ici, peut-être était-il venu de l'est.

Le monstre ouvrait à présent béatement le gouffre de sa gueule, un siphon certainement capable d'aspirer les proies les plus petites sur son passage, et bordé

de minuscules crocs. Les lèvres autour étaient presque féminines. Adolescent, Arsène avait plusieurs fois fait le cauchemar d'un sexe de femme dentu et sans fond; l'intérieur du vagin ressemblait à cet abîme buccal – un boyau absorbant, broyant et déchiquetant son membre à mesure qu'il s'y enfonçait. La bête remua ses barbiches, semblables à celles d'un poisson-chat. C'était ce qu'il avait tout d'abord pris pour des antennes.

Arsène s'en désintéressa quand il aperçut la fille.

Elle se baignait nue. Ses deux gros seins aussi blanchâtres que la chair du poisson ballottaient comme des flotteurs parmi les potamots et les mousses stagnantes. Des algues rouges recouvraient ses cheveux et ses épaules, comme un châle aux arborescences dentelées se découpant nettement sur sa peau étonnamment claire. Trois aspics d'eau tournoyaient autour d'elle, mais elle ne semblait pas s'en formaliser.

Puis elle disparut, comme aspirée par le fond de l'étang. À moins qu'elle ne se soit volontairement laissée couler. Il ne l'avait pourtant pas vue prendre une grande inspiration ou se boucher le nez. Arsène patienta quelques secondes, espérant la voir réapparaître un peu plus loin. Rien. Elle était en train de se noyer! Il sonda l'eau. La brume continuait à se dissiper. Il n'hésita pas plus longtemps. Il se débarrassa de son béret et de ses sabots, réajusta ses bretelles, et plongea dans l'obscurité nauséabonde malgré la possible présence d'autres monstres géants, et celle avérée de brochets carnassiers, de sangsues et de serpents. Il reçut le froid comme une gifle. Une eau viciée lui emplit la bouche. Des rubans d'algues tentèrent de le retenir. Il ouvrit les yeux et ne vit sous lui qu'un monde brun, soupe de particules mouvantes. Il s'y enfonça, toucha le fond de sa main, qu'il retira vite au contact d'immondices gluantes et frémissantes.

Puis il vit la forme blanche. En quelques brasses, il fut près d'elle. Elle glissait entre ses bras comme le poisson géant quelques instants auparavant ; il eut du mal à trouver une prise. Elle se débattait, mais il parvint à la ceinturer et, d'une poussée de jambes, la ramena à la surface. Un bras serré autour de la gorge de la fille, il nagea de l'autre main vers l'îlot, dispersant les libellules vrombissantes, s'emmêlant dans les racines immergées des roseaux. Bientôt, il put se tenir debout, de la vase jusqu'aux genoux. Les trois aspics, qui semblaient les avoir suivis, s'échappèrent devant lui en ondulant. Dans un ultime effort, il traîna la fille sur le tertre et la laissa retomber dans la boue.

Elle le fixa de ses grands yeux globuleux tandis qu'il reprenait son souffle, haletant et crachant. Un regard de femme courroucée. Un regard qu'il avait souvent vu.

« Faut sacrément yoyoter de la mansarde, mam'selle, pour vouloir se tremper les meules dans un bouillon pareil ! la réprimanda-t-il d'un ton bourru en tordant le bas de sa chemise pour l'essorer. Quelle drôle d'idée z'avez donc eue là ! »

Il arracha en grognant une grosse sangsue marronnasse ventousée à sa joue, et l'éclata sans merci dans son poing, faisant gicler un sang visqueux. L'un des aspics se redressa, son œil de pierre menaçant, sa gueule plate ouverte. Arsène le fit déguerpir en lui lançant une poignée de gadoue mélangée à la purée de limace, puis se concentra à nouveau sur la rescapée.

Son regard passa de son visage à ses deux seins, puis descendit vers son abdomen. Il ne put retenir un hoquet d'horreur. Elle n'avait pas de jambes !

« Bon sang de bon Dieu ! »

À la place, se trouvait comme une longue queue, peut-être similaire à celle du poisson géant ou d'un aspic... Non, là non plus, elle ne ressemblait à rien de ce qu'il avait

vu jusqu'ici, et aucune comparaison vraiment pertinente ne lui venait en tête. La créature était large au niveau des hanches, s'affinant à son extrémité, ondulante et battant furieusement la boue. Sa peau pâle, sous les plaques de vase et les dentelles d'algues rouges, était presque translucide; on voyait les veines bleues comme on aurait vu l'intérieur d'une méduse.

Cherchant à rejoindre l'étang, elle se retourna sur le ventre et se mit à ramper à l'aide de ses bras. Arsène vit alors que ceux-ci étaient rattachés à la taille de la fille jusqu'au coude par une membrane encore plus veineuse que le reste de son corps, formant comme des ailes de chauve-souris ou d'écureuil planeur, indécélables tant qu'elle gardait les coudes serrés. Le plus disgracieux était cette petite nageoire épineuse le long de la colonne vertébrale. Du bout de son sabot, Arsène la rebascula sur le dos, et l'immobilisa sous son talon pour l'empêcher de s'échapper. Son regard fut attiré par le sexe de la créature. Il était placé un peu en dessous du nombril. Une vulve, non dissimulée entre les jambes, exposée juste là, devant. Indécente. Immanquable. Sans aucun poil. Et un peu plus bas, toujours à l'avant, l'anus. Petite rondelle rose et fripée. Il eut du mal à en détourner le regard pour continuer à examiner la créature et revenir à son visage. Elle lui montrait les dents, des chicots mal alignés qui se chevauchaient, certains cassés formant des pointes sinistres. Ses grands yeux mornes, sortant grandement des orbites, étaient du même vert sale que la mousse qui stagnait sur la vase. Ses cheveux étaient tellement boueux qu'il aurait été difficile de deviner leur couleur. Des algues y semblaient tressées. Elle ne portait aucun vêtement mis à part cet unique bijou, une ferronnière passée autour de son front. Ornant la chaîne en or se trouvait un gros rubis éclatant, comme un troisième œil démoniaque posé entre les sourcils.

« C'est toi, dit Arsène. J'en crois rien, c'est vraiment toi! »

Pour toute réponse, la fille feula dans sa direction, puis se replia sur elle-même dans la gadoue avec un gémissement pitoyable. Il lui arracha la ferrennière, brisant la chaîne emmêlée dans ses cheveux, et fourra le rubis tout au fond de sa poche de pantalon. La créature cria de rage, et tendit une main aux doigts palmés pour récupérer le trésor volé ; il la frappa à la mâchoire.

Elle retomba dans la boue, estourbie.

. silurus glanis .



fig 1.

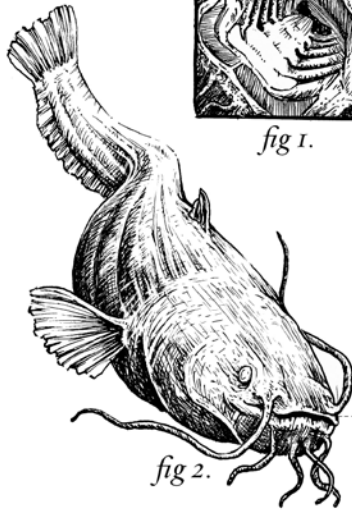


fig 2.

SILURE GLANE (*Silurus glanis*) : Poisson d'eau douce géant rare dans nos régions. Le plus grand silure recensé atteint deux mètres cinquante et cent vingt kilos, mais on aurait identifié au XVII^e siècle des spécimens dépassant les cinq mètres. Sa peau, sans écailles et très glissante, est vert-brun à blanc-noir, mais il existe également des individus albinos. Le silure porte six barbillons pourvus de bourgeons gustatifs (fig 2.). Carnassier, il peut consommer une grande variété d'espèces de poissons et parfois d'autres animaux, ragondins ou canards, pourvu qu'il soit capable de les avaler. Lorsqu'il ouvre sa large bouche (fig 1.), il crée dans l'eau une dépression qui lui permet d'aspirer sa proie. Les légendes racontent que ce géant des rivières aurait attaqué des baigneurs, mangé des chiens, et même des enfants.

Extrait d'*Encyclopédie des rivières de France*, par la sœur Louise Simone Fontaine, éditions du Muséum national d'Histoire naturelle, 1932, Paris.



2

Huguette-la-boiteuse claudiquait sur le chemin des fontaines, soulevant un nuage de poussière. Sa béquille lui blessait l'aisselle. À la vitesse où elle se déplaçait, elle en avait pour plus d'une heure et demie de la place de l'église à la fruitière du père située aux Trois-Chênes, à la lisière du village, mais elle n'aurait raté ces après-midis au cinéma de fortune pour rien au monde. Sa jambe raide traînait lamentablement derrière elle tandis qu'elle se déhanchait pour avancer le plus vite possible, par petits sauts.

Elle n'avait pas d'argent pour payer sa place, son père ne lui en donnait jamais. Le gentil Fernand, qui avait installé l'énorme projecteur lumineux dans l'arrière-salle de sa quincaillerie, l'avait prise en pitié, la laissant entrer gratuitement aux séances qu'il organisait l'après-midi, alors qu'il demandait deux sous aux autres villageois. En échange, elle allait le trouver après pour lui livrer ses impressions. Fernand pouvait parler des heures de cinéma, muet ou sonore, mais il était aussi à l'écoute de ce qu'une gamine de onze ans avait à dire, qualité rare chez un adulte ; Huguette en avait souvent fait l'expérience. Elle était donc gagnante sur tous les points, dans ce marché passé avec Fernand.

Il était également le seul, à l'exception de sa mère et du maître d'école, à l'appeler simplement Huguette,

omettant le « La Boiteuse » qui lui collait à la peau dans tout Saint-Vit. Son propre père avait lancé le surnom, repris avec gaîté une fois entendu. En passant devant le lavoir-abreuvoir, cela ne manqua pas : les lavandières délaissèrent un instant leurs planches et leurs brosses de chiendent dès qu'elles l'aperçurent. « V'là La Boiteuse qui s'en vient », dit une grosse fille à une vieille qui lui ressemblait assez pour être sa tante ou sa grand-mère. Les femmes l'observèrent se démener comme une bête curieuse, les genoux calés dans l'épaisse paille de leurs « carrosses », des baquets munis de hauts rebords qui les protégeaient des éclats d'eau savonneuse. Huguette constituait la distraction de cette journée monotone, l'occasion d'une pause bienvenue. Regarder passer La Boiteuse, c'était leur cinéma à elles. Si elles étaient en veine, Huguette trébucherait et tomberait devant elles.

Le vieux lavoir consistait en un bassin rectangulaire rempli d'un brouet trouble et protégé des intempéries par un toit de tuiles. Quant à l'abreuvoir tout contre, une pente pavée bordée de deux murets menait à une flaque profonde, que deux chiens jaunes lapaient avec énergie.

Huguette laissa les lavandières reprendre leur ouvrage sans même leur donner la satisfaction de vaciller sur ses jambes, et descendit avec prudence le sentier en terre battue jusqu'au Doubs, d'où le lavoir-abreuvoir tirait son jus. Elle était exténuée, et n'avait pas encore parcouru un tiers du chemin. Chaque pas rendait ses sabots plus lourds.

Quand elle arriverait enfin aux Trois-Chênes, son tablier et son corsage seraient trempés de sueur, la culotte à volants collée à ses fesses, ses pieds gonflés irrités dans les bas de laine, les muscles de sa bonne jambe, qui devait faire le travail pour deux, complètement endoloris. Mais le jeu en valait toujours la chandelle, et cette fois encore, elle ne fut pas déçue du spectacle projeté sur le drap blanc. Les règles

du docteur Moreau, joué par Charles Laughton, résonnaient encore dans sa tête.

Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des hommes?

Ne pas laper pour boire. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des hommes?

Ne pas manger de chair ni de poisson. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des hommes?

Ne pas griffer l'écorce des arbres. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des hommes?

Ne pas chasser les autres hommes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des hommes?

Les hybrides esclaves se retournaient ensuite contre leur maître et créateur, celui-ci ayant brisé sa propre Loi. Le docteur Moreau régnait sur son monde de sauvages en Dieu blanc, son fouet claquant l'air et les chairs, présence aussi oppressante que celle du père d'Huguette sur son petit domaine. Seule différence, personne ne s'était jamais rebellé contre Arsène.

La mort de Moreau avait été filmée en hors champ, au grand désarroi de la petite fille qui aurait adoré voir le sang gicler sur les visages grossiers et simiesques. Son imagination avait compensé, superposant les traits de son père à ceux de Charles Laughton.

En traînant sa mauvaise jambe, la transpiration coulant le long de son dos et sur son visage, une pointe de douleur brûlante et acérée dans la cuisse valide, elle songeait au scalpel découpant, torturant et réorganisant les pauvres animaux pour leur donner une apparence humaine, dans cette mystérieuse pièce appelée « la maison des douleurs ». Cette salle de torture dont s'échappaient des cris glaçants.

Léon Faivre la sortit de ses pensées en la doublant sur sa charrette où s'entassaient de lourds tonneaux de lait. Il distribuait des coups de bâton bruyants et continus au

malheureux petit âne qui la tirait. La fillette leva la main et l'appela pour qu'il la prenne avec lui – elle savait qu'il allait livrer la fruitière du père –, mais il ne se retourna pas, prétendant ne pas l'entendre. Bientôt, il ne sembla plus qu'un point hors de portée. Elle n'en fut pas tellement surprise. C'était son lot. Soit on la regardait comme une bête dans une ménagerie, soit on faisait comme si elle n'existait pas.

Elle imagina le petit âne devenu à moitié humain – un homme avec de grandes oreilles – se retourner, s'emparer du bâton, et frapper à mort Léon Faivre. Bien sûr, ce genre de choses n'arrivait qu'au cinéma. Lota la femme-panthère et Ouran l'homme-singe n'existaient pas, la science ne pouvait pas encore réaliser les douloureux miracles du docteur Moreau; Fernand le lui avait affirmé quand elle avait posé la question. Mais un jour, selon lui, elle y parviendrait. « L'homme est l'apogée d'un long processus d'évolution biologique, et toute vie animale tend vers la forme humaine », affirmait Moreau.

Huguette n'avait pas osé demander si la science pouvait lui donner une jambe normale. Cela semblait un miracle moindre que la création d'une femme-panthère. Elle aurait été prête à souffrir et à saigner pour marcher correctement, à se faire ouvrir la chair, qu'on lui coupe les bouts de trop et qu'on en rajoute là où ça manquait. Mais ayant peur de recevoir une réponse négative, elle avait préféré se taire. Mieux valait pouvoir en rêver, ne pas risquer de détruire ses espoirs.

Dépassant les champs de seigle et de boucotte le long de la rivière, Huguette arriva aux Colchiques, une pièce de terre de deux hectares envahie de pissenlits appartenant à des cousins éloignés. Face au Doubs, paissaient les lourds chevaux de trait qu'on élevait ici. Crinières délavées contrastant avec une robe alezan variant de l'orange vif à

une couleur de bois brûlé, presque noir. Huguette avait toujours dans sa poche quelques quignons de pain sec à leur distribuer, récupérés auprès de la boulangère. En entendant le cliquètement caractéristique de sa béquille, ils cessèrent de brouter et relevèrent l'encolure, les oreilles tournées dans sa direction, puis l'un d'eux, après un petit moment d'hésitation, se mit pesamment en marche vers elle, bientôt dépassé par un autre. Les mastodontes finirent par prendre le galop tous ensemble, peinant à déplacer leur masse, les sabots grands comme des assiettes cognant le sol piqueté de cratères. Ils pilèrent net devant la clôture en dérapant. À chaque fois, elle trouvait leur arrivée effrayante, se demandant toujours s'ils n'allaient pas tout défoncer, l'écraser, emportés par leur poids et leur élan. Un nuage de mouches et de taons les avait accompagnés, les obligeant à secouer la tête pour que cette vermine ne puisse se poser sur leurs grands yeux liquides, bordés de longs cils. Considérant leurs franges qui retombaient devant comme celles d'enfants mal peignés, Huguette leur trouva ce jour-là un air étrangement humain. Avec précipitation, elle nourrit les bouches avides à travers les fils barbelés, caressant le poil rêche des larges chanfreins osseux tandis que des lèvres chaudes fouillaient sa paume. Les comtois en voulaient toujours plus, mais il fallait qu'elle en garde un peu pour les montbéliardes.

Elle continua sa marche, et quelques minutes plus tard, à la Vieille-Jonquière, des meuglements l'accueillirent, les cloches pendant aux larges cous comme sonnant l'heure de la messe, le pain dur remplaçant l'hostie. Cette pâture-là appartenait au père et s'étendait sur trois hectares, sur le dévers d'une petite colline qui l'abritait du vent du nord. Sous Napoléon, elle formait encore une seule et même parcelle avec les Colchiques, mais un héritage l'avait morcelée; la plus grande partie avait échu à l'ancêtre

d'Huguette, déclenchant des dissensions au sein de la fratrie, et même s'ils vivaient du même côté de la rivière, elle n'avait jamais parlé à ses cousins. Les vieilles rancunes avaient traversé les générations et isolé la fruitière. Huguette n'avait d'autre famille que ses parents.

Le pré, adossé à une forêt impénétrable de houx et de ronces, était fauché à ras. On y avait juste fait les foin, avant d'introduire les génisses ; les faneurs avaient emporté les bottes la semaine passée. Elle décrocha le portail et entra pour donner ses dernières miettes de pain et frotter les mufles humides. À la différence des comtois, les onze vaches pie-rouge ne lui faisaient pas peur, elles avaient appris à ne pas la bousculer et étaient de nature très placide. Elle les connaissait toutes par leur prénom, et savait les différencier à la forme de leurs taches brunes.

Quand Huguette parvint finalement aux Trois-Chênes, triangle de vénérables sentinelles lourdes de glands disposées autour de la fruitière, Léon Faivre sortit du courtil, la charrette vide. La traite de ses propres génisses ne suffisait pas au père d'Huguette pour obtenir la quantité de lait nécessaire à fabriquer une meule, alors il se fournissait ailleurs en complément. La fruitière s'appelait ainsi non parce qu'elle renfermait un verger, mais parce qu'elle ne pouvait produire son fromage que grâce au fruit de l'ouvrage commun des fermiers des environs. La maison en elle-même était une longue bâtisse de pierres de taille mangée par le lierre au toit pentu traditionnel, retombant sur chaque mur comme une coiffe. L'atelier à fromage avait été aménagé dans la grange qui la flanquait, de construction plus récente.

Le père en émergea, s'essuyant les mains avec un chiffon gras, et plongea son regard dans l'horizon où, très loin derrière les bois, se profilaient les premières montagnes du Jura, fondues dans le ciel gris comme un calque translucide qu'on peinait à distinguer clairement.